



Passion Canavesio L'Amourier éditions, 2010
par Françoise Oriot (Basilic N° 36 septembre 2010)

Judas. Le baiser de Judas, Judas le traître... Figure énigmatique : si Judas n'avait pas livré Jésus, les Écritures ne se seraient pas accomplies !

C'est cette figure complexe que Michaël Glück a approchée au plus près dans *Passion Canavesio*. Jean Canavesio, peintre du XV^e siècle, a réalisé, en la chapelle Notre-Dame des Fontaines, commune de La Brigue dans les Alpes-Maritimes, un extraordinaire ensemble de fresques qui fait une place remarquable à Judas. Par exemple, sur les 26 panneaux qui ornent la nef, on ne compte que deux phylactères et tous deux reproduisent des paroles de Judas : Judas qui trahit, Judas qui se repent.

En sept poèmes inspirés par les sept scènes où Canavesio l'a peint (Cène, Lavement des pieds, Trahison de Judas, Gethsemani, Baiser de Judas, Remords de Judas, Judas pendu), Michaël Glück, à son tour, médite le mystère de Judas, l'interroge, le relit avec les yeux des fidèles médiévaux. Ce n'est pas une analyse théologique ! Michaël Glück, de sa langue puissante, incarnée (*ils sont là les Treize / et deux plus seuls encore / partagent la faim brûlante*), défie l'étrange, révulse, en nous, l'aveu : *ego moi je Judas*. Comme une houle obstinément use le rocher, le creuse, sculpte chacune de ses faces, les poèmes de *Passion Canavesio* traquent la représentation religieuse du personnage de Judas, fouillent et révèlent la violence de son interprétation séculière : *le Satan tient la bourse / Judas tient la bourse / la main serre la main / la main saisit l'argent / syllogisme de l'opprobre / Iebouda Iudeo / le nom propre / le nom sale / Judas Judas ou bien / le commerce de l'âme*.

Chaque détail est éloquent : les fresques doivent endoctriner le peuple analphabète. Or chaque détail, embrasé par le magnifique rythme du poète qui en fait ressortir l'ombre portée, ravale Judas (*car ce n'est pas un visage / ce profil de Judas*) et mène le croyant de l'époque – le force plutôt – à une vision univoque : *quand ils viennent les fidèles / dans la nef l'épouvante / les saisit*. À la lueur vacillante des cierges, la fresque s'anime : ils voient *ce qu'ils doivent voir*, c'est-à-dire *ce nom / qui décline les noms de son peuple / ecce homo judeo*.

Canavesio crée les fresques édifiantes et *tremble son pinceau*. Un homme de même tremble : celui qui, parmi les villageois, doit, à la représentation annuelle de la Passion, endosser le rôle de Judas (*il fallait affubler l'idiot du village d'une tunique jaune / ou vêtir le plus pauvre...*). Le grand talent de Michaël Glück, la force poétique de son verbe, et sans doute aussi le tremblé de qui, non sans risque, se confronte à un "monstre", permet au lecteur la surprise d'une rencontre avec "l'homme" Judas. Car Michaël Glück n'a pas écrit *sur* Judas, il a écrit *pour* Judas. Sous le titre de *Passion Canavesio*, c'est en fait un triptyque que nous offre le poète. Ce premier volume, sous-titré *moi, Judas*, nous conduit, par le truchement du comédien identifié à son rôle (*je suis sorti de scène / sous les huées sous les insultes / j'ai couru / vers la rue de la juiverie / sous les huées sous les insultes...*), à la révélation d'un Judas nécessaire à la création : *il est né l'enfant*.



Plus que celui de Jean Berthet, avec lequel l'actualité l'a lié, assez cavalièrement je le reconnais (*voir la chronique précédente, I.D n° 299*), le nom de Canavesio a des chances d'être connu du lecteur, pour peu que celui-ci ait marché dans la vallée de la Roya, que sa curiosité l'ait poussé à visiter Notre-Dame des Fontaines à la découverte des fresques qui font la réputation du sanctuaire.

En ouverture au livre de Michaël Glück, *Passion Canavesio* (L'Amourier éd.), un détail de ces peintures, œuvre du Piémontais Giovanni Canavesio, actif dans la région de Nice dans la seconde moitié du XVe siècle. Des 24 scènes qui déroulent sur les murs le scénario de la Passion, le frontispice retient non la face du personnage principal, du crucifié, mais celui qui apparaît comme son profil ou son revers, sa part d'ombre peut-être nécessaire, Judas le réprouvé, présenté dans sa mort infamante, et dont on trouvera l'évocation vigoureuse dans la septième et dernière laisse du livre :

*il pend
l'éventré
l'éclaté
l'éviscéré
il
pend
tout pend de lui
tout
tombe
la robe est peau qui pend
qui dénude l'horreur
il pend
l'étranglé
le crevé
il
pend
sa langue est vomie
(...)*

Ce recours à un récit biblique traditionnel, que l'on est amené à réinterpréter, me fait penser aux réflexions d'André Frénaud dans *Notre inhabileté fatale* (Gallimard éd.) considérant le christianisme comme *une formation mythique*, une *dramaturgie* qui lui permet de poser les grandes questions, philosophiques ou spirituelles. De même, en renversant la perspective, en contant une *Passion Judas* plutôt qu'une *Passion du Christ*, Michaël Glück avec une empathie affirmée pour le traître, – derrière cette figure rôde celle du bouc-émissaire – prend de fait le parti de l'homme et le parti du Juif : *Judas / celui qui porte le nom de son peuple*, rappelle-t-il. Et on retient encore ce vers, qu'il est inutile de commenter : *ego moi je Judas juif*.

Plus qu'au geste pictural (incidemment, le *vieux peintre* apparaît, à l'œuvre *là-haut / dans les échafaudages*), Michaël Glück s'attache à la narration, médite sur cette tragédie, pose la question : qu'est-ce qu'un homme ? Le pire d'entre eux sort-il pour autant de l'humanité, ne mérite-t-il pas lui aussi compassion ? À mon oreille, ces vers convaincus où le poète endosse avec ferveur la culpabilité de Judas font écho à la plainte de Villon : *Frères humains, ayez de nous pitié...*

